

DOSSIER DE PRESSE
du 23 juin 2017

Photo' 2017 med

MARSEILLE
17 MAI / 14 AOUT

FRICHE LA BELLE DE MAI
VILLA MÉDITERRANÉE
FRAC PACA
MUCEM



Regarder et penser les villes

par **Guillaume de Sardes**

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, de la ville de Marseille et de l'Office du tourisme du Liban

Du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, la photographie n'a jamais cessé d'entretenir une affinité avec la ville. Cette dernière est un sujet classique. La raison en est sans doute que l'invention de la photographie est concomitante du développement de l'urbanisation. Elle a du moins témoigné de toutes ses phases de développement : de la ville encore mêlée de campagne, conviviale et pittoresque, où fraternisent les hommes, telle que l'ont photographiée Robert Doisneau ou Willy Ronis, à la ville-monde contemporaine, incroyablement contrastée, juxtaposant de magnifiques réalisations architecturales dispendieuses et d'infinies banlieues sans charme. Plus d'habitants ici mais ce que Sartre nomme une « pluralité des solitudes ». Cette mutation de la ville s'est accompagnée d'une évolution de la pratique photographique : sous l'influence des Becher, l'approche subjective des photographes humanistes a laissé la place à une pratique objectiviste, neutre et méthodique, dont Stéphane Couturier ou Andreas Gursky sont de célèbres représentants. Ce courant est devenu si puissant à partir des années 90 qu'il a submergé les réfractaires, tels Ferruccio Leiss à Venise ou Mimmo Jodice à Naples, au point qu'une grande critique comme Dominique Baqué a pu écrire en 2004 que leur approche était « hors Histoire ». Pourtant, de la même manière que tout

pouvoir finit par susciter un contre-pouvoir, toute hégémonie artistique est vite contestée. Sans doute n'est-ce pas un hasard si c'est chez les artistes méditerranéens que cette résistance est la plus forte. L'art ne fait que traduire ici l'opposition économique et culturelle entre pays du Nord et pays du Sud. Alors que les écoles germanique et américaine promeuvent une photographie clinique, de nombreux artistes méditerranéens privilégient une approche sensible.

C'est ce que j'ai voulu montrer à travers une série d'expositions consacrées à Tanger, Alger, Beyrouth, Eboli et Marseille. Même quand ils empruntent certains des codes stylistiques de l'école de Düsseldorf (rigueur de la composition, netteté et précision des images, frontalité, approche sérielle, etc.), ni Anne-Françoise Pélissier, ni Giasco Bertoli, ni Hicham Gardaf, ni Joe Kesrouani ne renoncent à une certaine poésie. Le regard qu'ils portent sur une ville ou un lieu reste éminemment personnel. Alain Gualina et Yves Jeanmougin s'inscrivent, eux, résolument dans la ligne d'une imagerie quotidienne, chaleureuse et nostalgique. Leurs photographies rappellent celles de Marc Riboud ou d'Édouard Boubat, deux artistes classiques présentés dans des éditions passées de Photomed. Maude Grübel et Mickael Soyez mélangent vues urbaines, portraits, détails et paysages,

atteignant ainsi une forme de lyrisme, tandis que Sirine Fattouh varie les points de vue comme si l'allure générale d'une ville ne se laissait saisir qu'à travers des fragments. Antoine D'Agata et Franck Déglise ont fait quant à eux le choix de l'intime, d'un travail qui s'inscrit dans le fil d'une vie.

C'est de sa vie aussi que témoigne Bernard Faucon à travers trois vidéos centrées non tant sur la ville que sur la route, mais qui ont en commun avec plusieurs photographes exposés le nouage serré entre image du monde et image de soi, entre l'acte de montrer propre aux arts visuels et l'acte de narrer généralement considéré comme romanesque. Autant dire qu'il y a bien souvent de la fiction en photographie, fût-elle urbaine, et qu'il n'est pas surprenant que beaucoup d'écrivains contemporains aient gardé leur appareil à côté de leur stylo. Hervé Guibert est l'un d'eux. De l'Andalousie à Palerme en passant par Rome et l'île d'Elbe, il fut à sa manière un photographe méditerranéen, en quête non tant d'une hypothétique vérité du monde que d'une incertaine vérité de soi, c'est-à-dire de son désir. N'est-ce pas au bout du compte le lot de tout artiste voyageur, comme de tout curieux ayant rencontré les cimes d'un festival au hasard d'une errance dans la grande ville ?

Giasco BERTOLI	<i>Tennis Courts</i>	FRICHE LA BELLE DE MAI - 05/07 - 13/08
Antoine D'AGATA	<i>Atlas</i>	FRAC PACA - 01/07 - 13/08
Franck DÉGLISE	<i>Sur la route d'Alger</i>	VILLA MÉDITERRANÉE - 17/05 - 13/08
Sirine FATTOUH	<i>Images du dessaisissement</i>	VILLA MÉDITERRANÉE - 17/05 - 13/08
Bernard FAUCON	Projections des vidéos <i>Mes Routes I, II, III</i>	MuCEM - 25/05
Hicham GARDAF	<i>Tanger</i>	FRICHE LA BELLE DE MAI - 05/07 - 13/08
Maude GRÜBEL	<i>Jardin d'essai</i>	VILLA MÉDITERRANÉE - 17/05 - 13/08
Alain GUALINA	<i>Dopo Ebola</i>	VILLA MÉDITERRANÉE - 17/05 - 13/08
Hervé GUIBERT	<i>La ville comme fiction</i>	VILLA MÉDITERRANÉE - 17/05 - 13/08
Yves JEANMOUGIN	<i>Alger</i>	FRICHE LA BELLE DE MAI - 03/06 - 02/07
Joe KESROUANI	<i>Beyrouth</i>	FRICHE LA BELLE DE MAI - 05/07 - 13/08
Sebla Selin OK	<i>Expérimenter la ville</i>	VILLA MÉDITERRANÉE - 17/05 - 13/08
Anne-Françoise PELISSIER	<i>Beyrouth ou le silence des dieux</i>	FRICHE LA BELLE DE MAI - 05/07 - 13/08
Mickael SOYEZ	<i>Marseille au fil des jours</i>	VILLA MÉDITERRANÉE - 17/05 - 13/08

Villa Méditerranée

17/05 > 13/08

Franck DÉGLISE - *Sur la route d'Alger*

Sirine FATTOUH - *Images du dessaisissement*

Maude GRÜBEL - *Jardin d'essai*

Alain GUALINA - *Dopo Eboli*

Hervé GUIBERT - *La ville comme fiction*

Sebla Selin OK - *Expérimenter la ville*

Mickael SOYEZ - *Marseille au fil des jours*

Sur la route d'Alger

Franck Déglise

par **Guillaume de Sardes**

Co-commissaire de l'exposition :
Soraya Amrane

VILLA MÉDITERRANÉE
17/05 • 13/08

Le rapport de Franck Déglise avec l'Algérie est éminemment personnel: originaire de ce pays, son père a dû y retourner alors que lui-même était enfant et restait en France. Sa découverte de la terre et de la lumière algériennes s'inscrit donc dans une quête des origines dont l'intensité l'empêche de tomber dans le pittoresque. Ce n'est pas chez Franck Déglise, en effet, qu'il faut espérer trouver «Alger la blanche» sous un ciel d'azur. Le recours fréquent au noir et blanc renforce l'impression de ciel bas donnée par certaines photos. Plus encore, les no man's lands péri-urbains, les paysages de fabriques et de voies ferrées brouillent les pistes : où est-on vraiment ? De quel côté de la Méditerranée ? Alger pourrait tout aussi bien être Marseille, la cité d'élection. La géographie se fait instable, comme la ville elle-même. Le photographe saisit des bâtiments dont on ne sait exactement s'ils sont abandonnés, à demi détruits ou encore en chantier. Une urbanité fuyante s'accorde à des identités en recherche.

Franck Déglise, en Algérie, ne cesse d'être sur la route. D'Annaba à Alger en passant par la Kabylie, il traverse villes et campagnes, sensible aux lieux et davantage encore sensible aux êtres. La densité humaine de ses portraits en situation rappelle ce que la photographie humaniste a pu donner de meilleur, Koudelka par exemple. Mais c'est peut-être du travail de Michael Ackerman que son *road trip* algérien se rapproche le plus: intime, résolument étranger aux conventions, scandé de visages marqués par la vie. Comme chez Ackerman, la mise en série des images est alors essentielle : ce groupe d'hommes, ce paysage urbain, cet arbre ne sauraient faire sens individuellement. La cohésion est donnée dans le mouvement même, dans le flux des sensations, qui est aussi mixte de noir et blanc et de couleur, de net de flou... N'est-ce pas le flux même des jours, dont le photographe, par la diversité de ses choix, veut rendre un compte fidèle ?





Sur la route d'Alger
© Franck Déglise

Franck Déglise est né à Dijon en 1969, il vit et travaille à Marseille depuis 2002. Diplômé de l'université Lyon 2 (études cinématographiques et audiovisuelles et science du langage), intervenant pour des ateliers de pratique photographique, il mène en parallèle sa carrière de photographe en France et en Europe.

Images du dessaisissement

Sirine Fattouh

Prix Photomed-Institut français du Liban 2017

par **Guillaume de Sardes**

VILLA MÉDITERRANÉE
17/05 • 13/08

Au premier abord, les déambulations photographiques de Sirine Fattouh à travers Beyrouth, récompensées par le Prix Photomed-Institut français du Liban 2017*, pourraient sembler relever de l'« Urbex » : on pousse une porte disjointe, on se fraie un chemin à travers des gravats, on découvre une maison presque intacte, protégée par des persiennes closes depuis des années... Ce n'est toutefois nullement une ville « belle au bois dormant » que l'artiste entend faire connaître. Sa métropole est au contraire agitée d'un mouvement permanent, incohérent, de destruction et de reconstruction. Les engins de chantier qu'elle montre au travail, déblayant un terrain ou creusant des fondations, ont l'allure inquiétante d'insectes affamés dévorant la ville.

Beyrouth, sous l'objectif de Sirine Fattouh, est ainsi une capitale des contrastes. Vue de loin, elle présente une skyline presque canonique, interrompue seulement par une grue à l'horizon. Lorsqu'on se rapproche, rue par rue, parcelle par parcelle, c'est en revanche l'impression de chaos qui domine. La photographe met en évidence l'absence de tout plan directeur, qui suscite les rapprochements les plus absurdes. Tout contre des éléments d'architecture vernaculaire sauvés de la guerre, avec leur élévation plus raisonnable, leurs couleurs plus chaudes, s'élèvent des tours aussi glacées que le béton dont elles sont faites. Une orthogonalité brutale part à l'assaut d'un ciel pourtant hospitalier, encore renforcée par les prétentions à l'originalité des architectes, qui durcissent les lignes au lieu de les alléger. L'imprévisible n'est réintroduit que par le végétal, dont les clichés de Fattouh mettent en valeur l'envahissante énergie, jusque dans les recoins les plus inattendus.

Face à l'échec de ses compatriotes à relever une ville à taille humaine, l'artiste laisse en somme entendre que la seule alternative à une fuite en avant sur le modèle américain ou monégasque relève de l'anté-humain : l'arbre, rival ironique de la tour, ou, au fond d'une petite crique, telle grotte presque matricielle trouvant le socle géologique et laissant pénétrer en sous-œuvre l'énergie révolutionnaire du rêve.

* Ce Prix est décerné chaque année à un photographe libanais vivant au Liban. Les précédant lauréats étaient **Serge Najjar** (2014), **Karim Sakr** (2015) **Bilal Tarabey** (2016).

En 2017, le jury était composé de Richard Dumas, Philippe Heullant, Éric Lebas et Guillaume de Sardes.





Villa Méditerranée - 17/05.13/08

Sirine Fattouh est une artiste et chercheuse libanaise née en 1980, elle vit et travaille entre Paris et Beyrouth. En 2015, elle a obtenu un doctorat en Arts Plastiques et Sciences de l'Art de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et en 2006 un DNSEP de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris Cergy (ENSAPC). Elle a enseigné les Arts Plastiques à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne entre 2005 et 2011 et au Liban elle enseigne à l'USJ, à l'IESAV et à l'USEK.

Son travail a été exposé dans de nombreux lieux dont : la Fondation d'Entreprise Ricard (Paris, France), Kaaï Studio (Bruxelles, Belgique), MUCEM (Marseille, France), l'Institut du monde arabe (Paris, France), Beirut Art Center (Beyrouth, Liban), Home Works IV (Beyrouth, Liban), la galerie The Empty Quarter (Dubai, Émirats arabes unis), La Villa Savoye du Corbusier (Poissy, France), la biennale d'art contemporain de Thessalonique (Thessalonique, Grèce).

Jardin d'essai

Maude Grübel

par **Guillaume de Sardes**

Co-commissaire de l'exposition :
Soraya Amrane

Exposition co-produite avec
Le Château d'Eau (Toulouse)

VILLA MÉDITERRANÉE
17/05 • 13/08

Le titre *Jardin d'essai* a été donné par Maude Grübel en référence au jardin d'acclimatation d'Alger, créé en 1832 dans le quartier de Hamma.

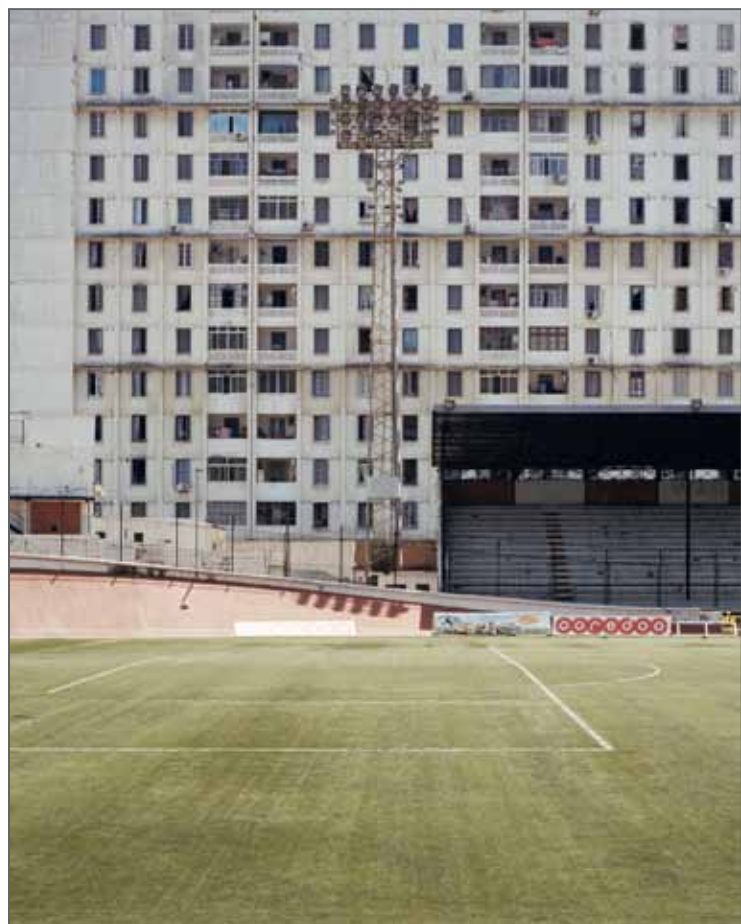
Quelques-unes des photographies qui composent sa série y ont été prises. Mais il s'agissait aussi pour la jeune photographe marseillaise de souligner ce qu'il y a d'expérimental dans son travail. Ce dernier ne s'inscrit en effet dans aucune tendance particulière de la photographie contemporaine. Tout au plus peut-on y voir une tentative de renouvellement du genre du documentaire. Renouvellement parce que Maude Grübel refuse toute spectacularisation et tout discours au profit du retrait et de l'impressionnisme. Pour autant, le regard qu'elle porte sur la ville d'Alger n'est pas neutre : des rues vides, des montagnes russes abandonnées, une cariatide décrépite, de rares personnages photographiés de dos, tout cela donne à la série un caractère nostalgique. Le temps semble ici s'écouler plus lentement. De jeunes gens ont pris celui de graver leur nom à même les feuilles triangulaires d'un yucca : «Selma et Amir», «Hania», etc. Tandis que l'on déchiffre les caractères, on ne peut s'empêcher de penser à la jeunesse algéroise décrite par Kamel Daoud comme une jeunesse qui s'ennuie. Sans doute l'attention que Maude Grübel prête aux textures et aux failles du dehors n'est-elle qu'une manière délicate de suggérer la trame et les fêlures des âmes.



Jardin d'essai
© Maude Grübel



Jardin d'essai
© Maude Grübel



Diplômée de l'Académie de la Photographie de Munich (Staatliche Fachakademie für Fotodesign), Maude Grübel vit à Marseille depuis 2006. Dans ses projets personnels et collectifs, elle mène une réflexion sur notre mémoire intime et sur les relations temporelles. Née d'un père allemand et d'une mère française de Tunisie, son travail s'inscrit dans un territoire entre L'Europe et le Maghreb. Elle partage son temps entre des ateliers de pratique artistique et son travail personnel qui lui ont valu plusieurs expositions en France, en Allemagne et en Algérie.

Dopo Eboli

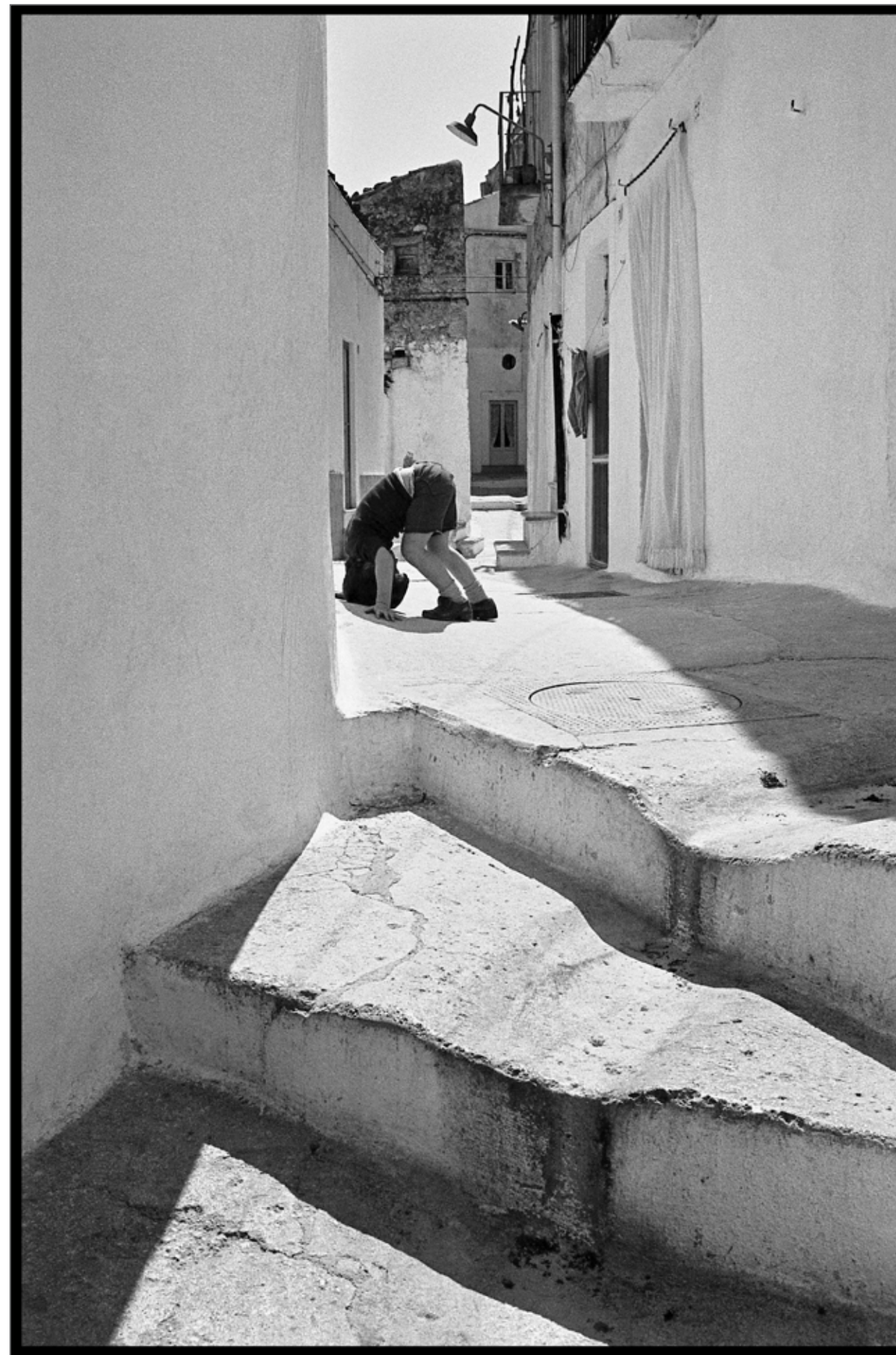
Alain Gualina

par **Guillaume de Sardes**

VILLA MÉDITERRANÉE
17/05 - 13/08

Eboli est cette petite ville du Mezzogiorno dont Carlo Levi, qui avait été exilé dans la région par le fascisme, devait faire en un roman fameux le symbole de la grandeur et de la misère du Sud profond. Alain Gualina, qu'a toujours fasciné le rapport entre les sociétés et leur milieu, ne pouvait pas ignorer ces terres rudes « d'après Eboli ». Il en rend ce qui est le plus saisissant pour le voyageur : la blancheur intense, aveuglante, qui jaillit des maisons basses à escaliers extérieurs et de leurs murs chaulés. Mais cette blancheur est comme un rideau de théâtre, elle est animée, singulièrement par tout un petit monde enfantin, farceurs isolés ou ludions en bandes qui n'hésitent pas, eux, à affronter le chaud du jour. Plus sages, les mères et surtout les grand-mères se tiennent sur les seuils ou dans l'embrasure des portes. Les tenues sombres des vieilles femmes participent aux jeux d'ombres puissamment contrastés qui redessinent les bourgs, rencontrant à l'occasion des traces monumentales d'une splendeur passée, toujours un peu décaties et herbues.

Tous les contrastes sont violents, au grand Midi. Le relief des Pouilles et de la Sicile tel que le montre Gualina est aigu, raviné. Les villages se nichent comme ils peuvent sur les sommets ou les flancs. Les cultures s'installent au gré du possible, jetant sur le paysage un tapis aux carreaux de couleurs ; les lignes sombres des arbres tracent les sutures ; un podere isolé, parfois, ponctue l'ensemble. On ne peut qu'être frappé par la qualité picturale de ces traversées photographiques réalisées au milieu des années 1970 : dans leur séduisante austérité fondée sur un noir et blanc intense, elles rappellent les fonds des tableaux du Trecento. Comme l'avait senti Emilio Sereni, le paysage italien ne saurait plus exister indépendamment de son double artistique. Ce n'est pas une raison, toutefois, pour réduire les habitants de ces terres pauvres au statut de figures d'animation. L'humanisme d'Alain Gualina sait leur restituer beauté et dignité.





Monte San Angelo,
les Pouilles
© Alain Gualina

Lors des premières années de mon parcours photographique et me revendiquant «auteur photographe», ma production était déjà axée sur les rapports que nous entretenons avec notre environnement et ce principalement autour du bassin méditerranéen. Mon travail était exposé en galerie, principalement en Italie et en France. Puis de 1978 à 1998, une «cassure» je range mon matériel et j'utilise un Polaroid pour quelques rares images. Après cette très longue pause, à la fin des années 90, j'entamais un projet photographique qui s'inscrivait dans la problématique de l'eau. Ce projet se ponctuait en 2007 par un ouvrage : Éloge de l'Eau. Cet ouvrage est un manifeste photographique qui rend hommage à l'Eau et aux Femmes, en évoquant la fragilité de la ressource et les difficultés pour y avoir accès, en partant du constat que les inégalités se perpétuent et que l'homme occidental a perdu le contact originel avec la nature. Aujourd'hui, au travers de ma démarche artistique et alors que mes pérégrinations me ramènent bien souvent encore, sur les rives de la Méditerranée, j'essaie de restituer la fragilité des lieux, dans un temps où il semble que les choses ont cessé de nous être proches et intelligibles.

la vie comme fiction

Hervé Guibert

par **Guillaume de Sardes**

Exposition réalisée en partenariat avec la Galerie Cinéma (Paris) et la galerie Agathe Gaillard (Paris)

VILLA MÉDITERRANÉE
17/05 - 13/08

Hervé Guibert aurait pu construire en images, parallèlement à ses romans, des fictions semblables à celles de Duane Michals, dont il aimait les séries. Mais pas plus qu'il ne chercha loin de lui la ligne de ses livres il ne voulut photographier d'autres lieux que ceux où il vivait, d'autres modèles que les femmes et les garçons que l'amitié ou les amours installaient dans son intimité. Cela n'autorise pas pour autant à exclure de son travail la dimension fictionnelle. Dans les autoportraits, la présence constante d'un filtre entre son corps et le regard d'autrui manifeste que le sujet, qui est indubitablement Hervé, est en même temps un autre. Le mouchoir posé sur les yeux, la gaze spectaculaire tendue en moustiquaire, qui transforme un lit de hasard en décor étrange, tout cela brise les apparences de la familiarité, introduit un soupçon.

Les proches, de même, se présentent à la fois comme connus et comme inconnus. « Isabelle », avec qui Guibert a entretenu une relation intense, est la très belle actrice au visage fin et aux yeux profonds que tous admiraient alors – mais l'a-t-on jamais vue au cinéma comme sous l'objectif de son ami ? Dominique Sanda, les yeux clos dans la lumière, reste l'héroïne du *Jardin des Finzi-Contini* tout en jouant, ici, une autre histoire. L'une comme l'autre sont les personnages d'un récit sur lequel l'auteur n'a ouvert qu'une fenêtre éphémère et dont il nous laisse compléter les blancs. Mathieu (Lindon), Eugène (Savitzkaya), Thierry leur donnent la réplique, qui peut à l'occasion être drôle, comme dans le double portrait en smoking avec Patrice Chéreau pris à Cannes pour la présentation de *L'homme blessé* et qui souligne avec une ironie légère la difficulté de passer du plateau à la comédie mondaine.

La chambre d'hôtel, dans cette photo, est une scène, tout comme la Villa Médicis n'est pas seulement le lieu d'un séjour heureux, mais un théâtre où les pensionnaires, comme les statues, ont pris la pose. Autrement dit, elle n'est plus tout à fait l'Académie de France à Rome, mais déjà cette « Académie espagnole » évoquée dans son roman *L'Inconito* de 1989. Même en sa retraite la plus chère, celle où il a demandé à revenir pour toujours, l'ermitage de Santa Caterina, Hervé Guibert photographe ne se départit pas de son rapport au réel structuré par une perturbation légère aussi constante que consciente. Comme Chateaubriand, son grand rêve aura été de se retirer dans une cellule – mais « une cellule sur un théâtre ».



Dominique Sanda
© Hervé Guibert



herve guibert



Hervé Guibert naît dans une famille de la classe moyenne d'après guerre. Son père est inspecteur vétérinaire et sa mère sans emploi. Il a une sœur, Dominique, plus âgée que lui. Ses grand-tantes, Suzanne et Louise, tiennent une place importante dans son univers familial. Après une enfance parisienne dans le 14^e arrondissement, il poursuit des études secondaires à La Rochelle et fait alors partie d'une troupe de théâtre : la Comédie de La Rochelle et du Centre Ouest. Il revient à Paris en 1973, échoue au concours d'entrée de l'IDHEC à 18 ans. Homosexuel, il construit sa vie sentimentale autour de plusieurs hommes, dont trois occupent une place importante dans sa vie et son œuvre : Thierry Jouno, directeur du centre socioculturel des sourds à Vincennes, rencontré en 1976, Michel Foucault dont il fait la connaissance en 1977 à la suite de la parution de son premier livre *La Mort propagande*, et Vincent M. en 1982, un adolescent d'une quinzaine d'années, qui inspire son roman *Fou de Vincent*. Proche du photographe Hans Georg Berger rencontré en 1978, il séjourne dans sa résidence de l'île d'Elbe. Pensionnaire de la Villa Médicis entre 1987 et 1989, en même temps qu'Eugène Savitzkaya et Mathieu Lindon, ce séjour inspire son roman *L'Incognito*. En janvier 1988, il apprend qu'il est atteint du Sida. En juin de l'année suivante, il se marie avec Christine S., la compagne de Thierry Jouno. En 1990, il révèle sa séropositivité dans son roman *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* — qui le fait connaître par ailleurs à un public bien plus important. Cette même année il est l'invité de Bernard Pivot dans *Apostrophes*. Ce roman est le premier d'une trilogie, composée du *Protocole compassionnel* et de *L'Homme au chapeau rouge*. Dans ces derniers ouvrages, il décrit de façon quotidienne l'avancée de sa maladie. Il réalise un travail artistique acharné sur le sida qui inlassablement lui retire ses forces, notamment au travers de photographies de son corps et d'un film, *La Pudeur ou l'Impudeur* qu'il achève avec la productrice Pascale Breugnot quelques semaines avant sa mort ; ce film est diffusé à la télévision le 30 janvier 1992. Presque aveugle à cause de la maladie, il tente de mettre fin à ses jours la veille de ses 36 ans. Il meurt deux semaines plus tard, le 27 décembre 1991, à l'hôpital Antoine-Béclère. Il est enterré à Rio nell'Elba près de l'ermitage de Santa Caterina (rive orientale de l'île d'Elbe).

Expérimenter la ville

Sebla Selin Ok

par **Guillaume de Sardes**

Exposition réalisée en partenariat
avec SIGMA

En un temps où l'on ne parle que de mondialisation, il convenait de donner au panorama des métropoles méditerranéennes un contrepoint géographique lointain, pour vérifier si vraiment l'âge des particularismes est derrière nous. Tokyo, une capitale souvent parcourue par les photographes, se présentait comme un terrain privilégié – un Tokyo doublement lointain, puisque le regard est ici celui d'une jeune photographe turque, Sebla Selin Ok. Plutôt familière de la réflexion sur l'identité personnelle, l'artiste a abordé l'univers de la grande ville à partir d'un point de vue impressionniste. Si série se nomme *Self/Subject*, c'est qu'il s'agit moins à travers elle de permettre au spectateur de se faire une idée de Tokyo (mais aussi de Nara, Kyoto, Osaka, Yokohama qui sont significativement mêlées) que de partager le regard de l'artiste qui découpe dans le réel urbain de larges tranches énigmatiques.

Le résultat de l'expérience est ambigu. Certaines des lames d'observation de Sebla Selin Ok répondent aux canons du pittoresque orientaliste : on y voit des constructions traditionnelles, des exemples d'un art des jardins reconnaissable au premier regard. Mais le jeu des reflets, qui parfois complexifient l'image jusqu'à la brouiller, montre que rien ne va de soi. Bien d'autres prélèvements de réalité urbaine japonaise pourraient avoir été saisis à Los Angeles, à Buenos Aires ou à Berlin. Rien ne ressemble plus à une skyline qu'une autre skyline. Les autoroutes ont partout la même allure. Même la culture festive a perdu beaucoup de ses idiomatismes pour adopter les codes d'un Las Vegas planétarisé. Plus que dans une ville singulière, c'est ainsi dans un quartier de la mégapole mondiale que nous conduit Sebla Selin Ok. Le talent avec lequel elle met en scène la modernité urbaine invite toutefois à laisser de côté la posture trop facile de la pleureuse anti-moderne et à regarder. Regarder et ressentir, se laisser déborder par l'atmosphère de ces villes.



Villa Méditerranée - 17/05.13/08

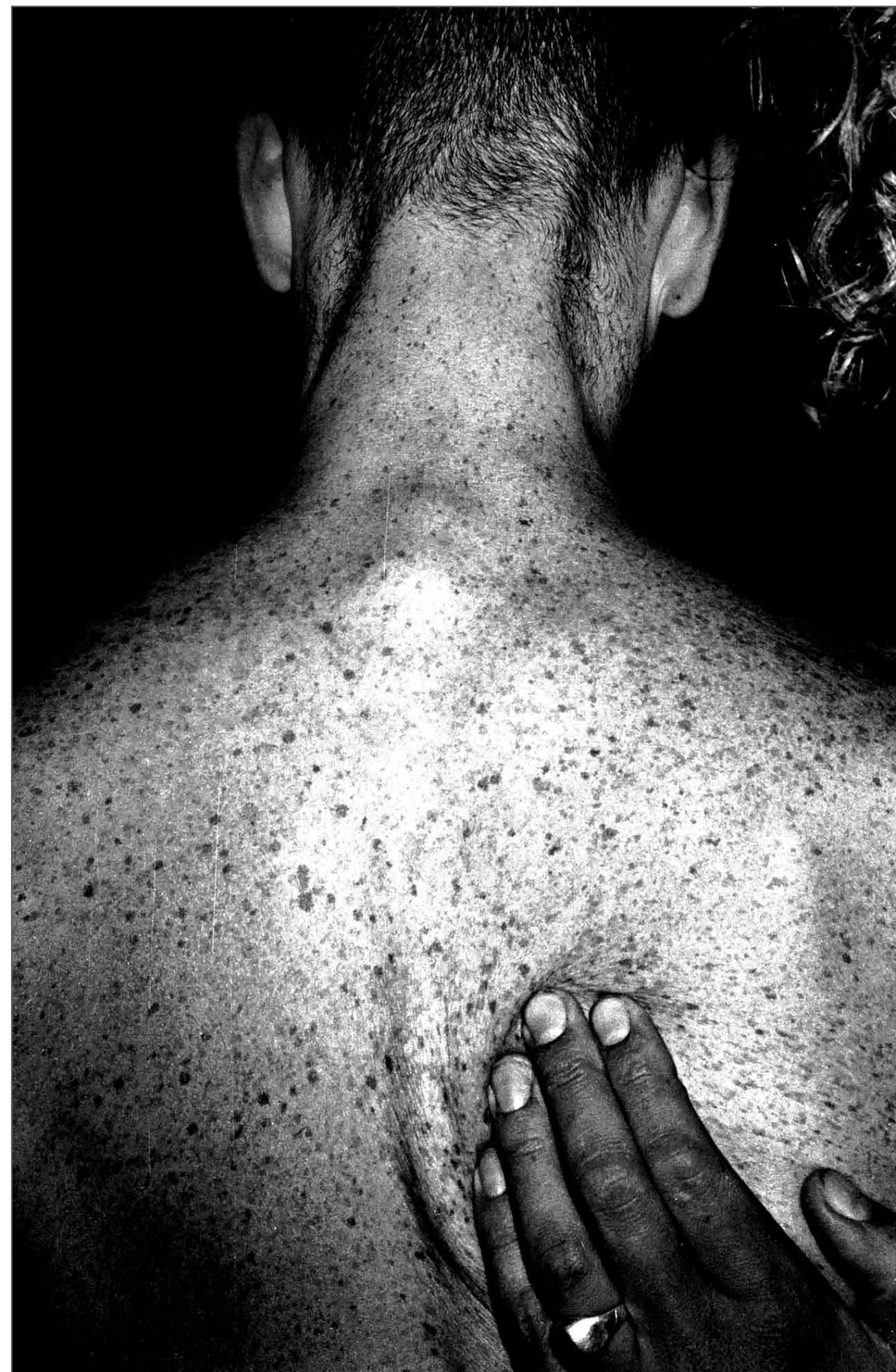


Marseille au fil des jours

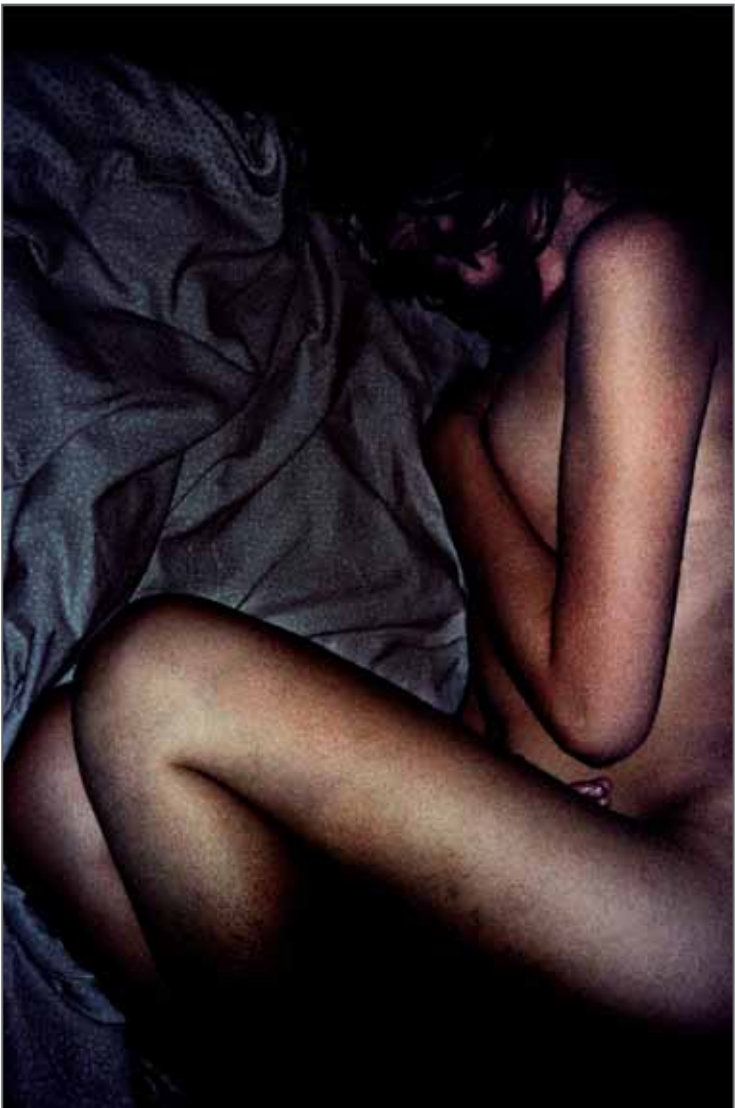
Mickael Soyez

par **Guillaume de Sardes**

Des portraits, des nus, des paysages, des vues urbaines en couleurs ou en noir et blanc : c'est la matière même de son quotidien qui offre à Mickael Soyez le sujet de ses images. Celles-ci sont floues, décadrées, surexposées, saturées de grain. L'influence de Nan Goldin, Anders Petersen, Antoine D'Agata, JH Engström sur le travail du jeune photographe marseillais est manifeste. Mais on pourrait se choisir de plus mauvais modèles. L'intérêt du travail de Mickael Soyez tient d'une part à sa profonde unité stylistique et d'autre part à la manière dont il interroge la notion du « sujet » dans la photographie en prêtant attention à ce qu'il a de plus ordinaire (et donc de plus ignoré) : des fauteuils de cinéma, des piles de livres, un vieux matelas contre un arbre, etc. Non seulement il s'intéresse à ce qui ne fait pas partie du lexique artistique ordinaire, mais il en témoigne d'une manière qui en modifie la signification. Mickael Soyez investit les objets et les scènes les plus banals d'une intensité et d'un potentiel imaginaire qui excèdent leur fonction ou leur sens habituel. En photographiant des rochers en noir et blanc très contrasté, il rend par exemple leur aspect intrigant, très graphique. Il attire l'attention sur des détails inattendus, qui auraient sans doute échappé au plus grand nombre. Sa démarche rejoint celle de Jason Evans qui, dans sa série *New Scent*, a photographié le limon formé sur une grille d'égout après un orage. Ce faisant Mickael Soyez parvient à réenchanter le monde.



VILLA MÉDITERRANÉE
17/05 • 13/08



Né en 1987, il vit et travaille à Bruxelles.
2011 : Ecole supérieure des Beaux-Arts de Toulouse :
assistant technique au pôle vidéo. La même année, il
reçoit son diplôme supérieur d'expression plastique de
l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse, il reçoit la mention
d'engagement personnel.



Marseille au fil des jours
© Mickael Soyez

Friche la Belle de Mai

03/06 > 02/07*

05/07 > 13/08

Giasco BERTOLI - *Tennis Courts*

Hicham GARDAF - *Tanger*

Yves JEANMOUGIN - *Alger**

Joe KESROUANI - *Beyrouth*

Anne-Françoise PELISSIER - *Beyrouth ou
le silence des dieux*

Tennis Courts

Giasco Bertoli

par **Guillaume de Sardes**

FRICHE LA BELLE DE MAI
05/07 • 13/08

Photographe italo-suisse né dans le Tessin, tout près de la frontière italienne, mais vivant à Paris, Giasco Bertoli s'est fait connaître à travers ses collaborations avec de nombreux magazines de mode internationaux. On a pu dire de son œuvre qu'elle était «culte», tant elle a épousé (en même tant qu'elle a contribué à le définir) le style photographique des années 90 ; un style direct et âpre, inspiré du quotidien, dont Juergen Teller et Corinne Day sont les plus illustres représentants. Comme eux, Giasco Bertoli a développé, parallèlement à des travaux de commande, des séries plus personnelles. Parmi celles-ci, *Tennis Courts* est la plus emblématique. Depuis 1999, Giasco Bertoli photographie des courts de tennis au gré de ses voyages, notamment dans différentes villes méditerranéennes (Tanger, Toulon, Venise, Capri, etc.), avec une prédilection pour ceux laissés à l'abandon, envahis par les herbes. Sa démarche rejoint ainsi celle de l'artiste japonaise Yoshiko Seino qui choisit souvent pour sujet des lieux où la nature a commencé à reprendre ses droits. Mais elle en diffère en ce que Giasco Bertoli cherche moins à montrer que la nature renaît malgré la négligence des hommes qu'à nous faire éprouver la dimension onirique de ces lieux vides. Et en effet ses photographies de grand format convoquent des fantômes. Leur contemplation provoque des réminiscences : la scène des mimes disputant un match de tennis à la fin de *Blow-up* (1966) de Michelangelo Antonioni, la partie à peine esquissée du *Jardin des Finzi-Contini* (1970) de Vittorio De Sica ou l'issue si troublante de celle disputée sur les rives du lac d'Annecy dans le *Genou de Claire* d'Éric Rohmer (1970). Aussi ne faut-il pas s'étonner que Giasco Bertoli dise ses images influencées par des films, des films ayant à ses yeux autant de réalité que la vie même.



Tennis Court, Tanger, 2015
© Giasco Bertoli



Tennis Court, Toulon, 2012
© Giasco Bertoli

Giasco Bertoli est photographe et cinéaste, travaillant à Paris depuis 2000. Depuis les années 1990, son travail s'est concentré sur le sport, le cinéma, la jeunesse, la musique, la sexualité, la nostalgie, l'humour et l'histoire. Il a publié plusieurs ouvrages et participe régulièrement à diverses publications internationales.

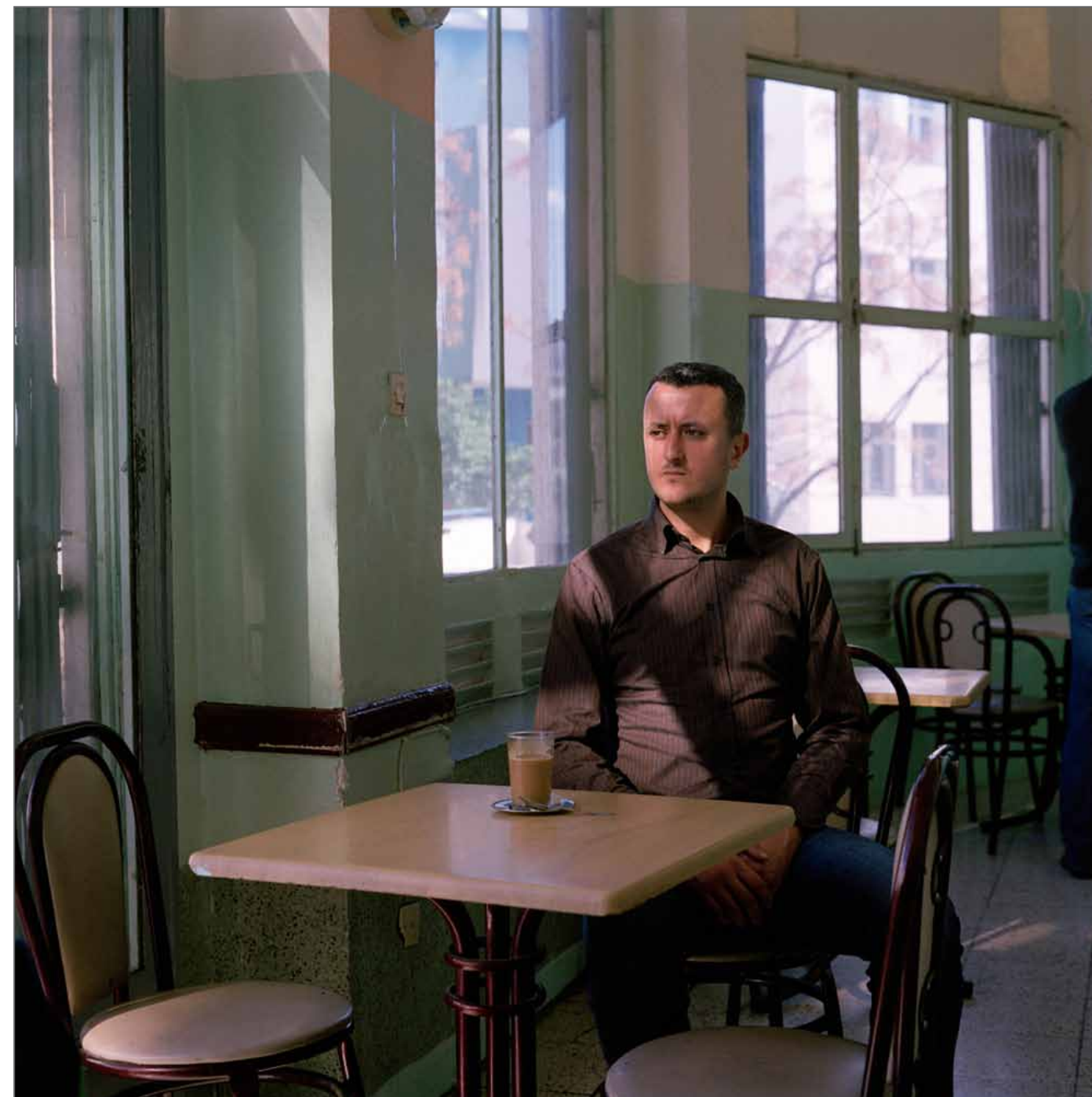
Tanger

Hicham Gardaf

par **Guillaume de Sardes**

FRICHE LA BELLE DE MAI
05/07 - 13/08

Peu de villes ont comme Tanger mobilisé l'imaginaire des écrivains. Ainsi Paul Bowles note-t-il dans ses Mémoires d'un nomade : «Tanger me frappa comme étant une ville de rêve, riche de scènes typiquement oniriques.» C'est bien ce Tanger-là qu'a photographié Hicham Gardaf. Il y a dans les images du jeune artiste marocain une qualité de silence, une étrangeté qui évoquent le songe : une fillette vêtue d'une robe bleu-gris mouillée, couleur de ciel, et d'un gilet rouge se tient devant un tas de gravats sur lequel est planté un improbable parasol rose tendre. Sa légère voussure dénote une concentration, peut-être une crainte. Mais qu'observe-t-elle ? On se le demande. Dans un café aux murs vert opaline un homme assis, moustache fine et dos très droit, regarde vers une fenêtre par où le soleil passe. Là encore le sens exact de la scène nous échappe. Sur ces deux images, comme sur bien d'autres, l'atmosphère rappelle celle des meilleurs tableaux de Hopper. Le temps semble suspendu et toute action écartée au profit de l'intériorité. Cette proximité avec le peintre américain se retrouve dans le traitement de la lumière, le sens de la couleur et un goût manifeste pour les compositions sobres, où un seul personnage apparaît dans un environnement quiet. Les images d'Hicham Gardaf ressortissent ainsi à ce qu'on appelle la «photographie-tableau», un genre issu de la peinture figurative occidentale du XIX^e siècle. Elles s'en démarquent cependant par l'absence de drame ou d'hyperbole visuels. Dénuées de théâtralité, elles tendent vers le neutre, se prêtant à de multiples interprétations, ou même vers l'abstraction. Paul Bowles aurait dit qu'elles incitent à la rêverie.





Friche la Belle de Mai - 05/07 .13/08

Série «*Tanger*»
© Hicham Gardaf

Photographe marocain, né en 1989 à Tanger où il vit et travaille. Développant une curiosité pour les choses du passé, il s'est très tôt plongé dans les albums de famille, cherchant à cerner les émotions de ces êtres figés sur le papier jauni qui faisaient partie de sa famille. Hicham Gardaf s'applique à photographier en noir et blanc, des photos sombres et contrastées, clin d'œil à sa ville, Tanger, empreintes poétiques d'un univers qui lui est tellement familier qu'il en traque plutôt le détail d'un instant, une atmosphère particulière. La force de l'ombre, le mouvement du vent, le regard perdu d'un enfant... Une errance de jeune homme réservé et discret qui s'enhardit soudain dans le flash implacable de ses visions. Un instant Rimbaudien, un instant Proustien, Hicham cherche sa voie... Il se faufille avec entêtement dans des mondes clos ou vertigineux... Il guette l'outrage du temps ou la douceur...

Alger

Yves Jeanmougin

par **Guillaume de Sardes**

L'exposition a été réalisée par Métamorphoses avec le soutien du Conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur et du Conseil départemental des Bouches-du-Rhône, ainsi qu'avec le concours de la Friche la Belle de Mai, de Leica Camera et de l'Institut français d'Alger.

FRICHE LA BELLE MAI
03/06 - 02/07

Les photographies d'Alger d'Yves Jeanmougin ont été réalisées à deux moments : celles en noir et blanc en 2003, celles en couleurs en 2011-2012. Près d'une décennie les sépare et pourtant rien ne semble avoir changé. Depuis combien de temps Alger présente-elle ce mélange de splendeur cossue à la mode d'hier et de léger décati ? Alger et ses bars aux chromes impeccables sur lesquels veille un garçon hors d'âge, mais à la veste blanche toujours parfaite. Alger et ses terrasses d'où on contemple la mer. Rien pourtant d'une ville d'hier dans cette métropole dont les aménagements à prétention moderniste ont mal vieilli, comme partout, mais dont les habitants ne cessent d'investir l'espace.

Le photographe, attentif à la cohabitation des générations, donne l'image d'une ville sillonnée de corps jeunes, sensuels. Adolescents et jeunes gens s'y adonnent à l'universelle passion du ballon rond, adoptant des allures de *tifosi*. Leurs aînés les regardent avec indulgence et profitent de la douceur des nuits pour palabrer aux terrasses des rues. Natif de Casablanca, habitant de Marseille, auteur de nombreuses séries sur le Maghreb, Yves Jeanmougin n'a aucun mal à se couler en ami dans un mode de vie qui est celui de toutes les grandes villes de mer du bassin méditerranéen.

On n'oublie en effet jamais la mer, dans cette série algéroise. Elle donne son horizon à la ville qui descend vers elle, appelant à des embarquements qui sonnent comme des promesses plus que comme des exils. Dans la plénitude bleue de l'été, le ressac signe un ancrage méridional. Et quand souffle la bourrasque d'hiver, elle donne aux quais une saveur presque océane. Jeanmougin, qui est un grand nom du reportage, en dépasse ici les contraintes pour enregistrer, d'un œil aussi aigu que complice, un certain art d'être au monde qui semble résister aux vents contraires de l'histoire.



Alger
© Yves Jeanmougin



Friche la Belle de Mai - 03/06 .02/07

Né en 1944 à Casablanca, Yves Jeanmougin est installé à Marseille où il est artiste résident à la Friche la Belle de Mai. Il a débuté sa carrière de photographe auteur à l'agence Viva en 1973. Sa démarche est essentiellement portée vers l'humain : Innus au Canada, sous-prolétariat en France, enfants au travail à Naples, communautés de Marseille, Cité radieuse de Le Corbusier, lieux de mémoire en Algérie, villes de Casablanca et d'Alger, ancien camp d'internement et de déportation des Milles... Pendant dix ans (1990-1999), il collabore avec le chorégraphe François Verret, avec lequel il mène entre autres une démarche de terrain autour de lieux chargés d'histoire sociale. À partir de 1995, il aborde la vidéo et réalise plusieurs portraits traitant du monde du handicap : Tony, Thomas... En 1997, il renoue avec sa ville natale à l'occasion d'un projet collectif dédié à l'imaginaire de la ville blanche et lui consacre dès lors une place toute particulière dans son œuvre. Ses travaux ont été publiés dans divers ouvrages, notamment aux éditions Métamorphoses, auxquelles son atelier est étroitement lié. Il travaille actuellement sur des projets concernant les héritages politiques et culturels : mémoire historique de l'Europe et parcours migratoires et identitaires.

Alger
© Yves Jeanmougin

Beyrouth

Joe Kesrouani

par **Guillaume de Sardes**

De grand format, d'une extrême précision et techniquement irréprochables, les images de Beyrouth de Joe Kesrouani semblent de prime abord appartenir à un des courants les plus populaires de la photographie plasticienne : le paysage traité de manière neutre. Cette esthétique photographique objective s'est imposée au début des années 90, en réaction à la peinture et à la création «néo-impressionniste» des années 80. Largement influencée par le travail pionnier de Bernd et Hilla Becher, elle est un moyen de s'affranchir de la perspective personnelle. Le plus connu des artistes de cette école souvent qualifiée de «germanique» est Andreas Gursky. Parmi ceux ayant travaillé spécifiquement sur la ville, Naoya Hatakeyama et Axel Hütte ont obtenu la considération du monde de l'art.

Les images de Joe Kesrouani rappellent superficiellement celles de ces grands devanciers. Elles en diffèrent pourtant si on les regarde attentivement, parce qu'elles n'ont ni tout à fait leur rigueur, ni vraiment leur esthétique froide, objective et impersonnelle. Il y a quelque chose d'autre qui perce chez l'artiste libanais. Ce goût des ciels d'orage, des contrastes marqués et des jeux de lumière ne relèvent-ils pas d'un sentiment romantique du sublime ? Joe Kesrouani se tiendrait ainsi en équilibre au milieu d'un fil tendu entre les photographes de l'école de Düsseldorf et le peintre Caspar David Friedrich.

FRICHE LA BELLE DE MAI
05/07 - 13/08





The Concrete Wall, Beyrouth
© Joe Kesrouani

Né à Beyrouth en 1968 où il vit et travaille, Joe Kesrouani a étudié l'architecture à Paris et s'est formé à la peinture et la photographie en autodidacte. Sa pratique photographique privilégiant le noir et blanc, dramatique et contrastée, se veut une expression viscérale et extravertie. Les peintures de Joe Kesrouani mêlent abstraction et figuratif dans une approche narrative complexe. Sa formation d'architecte se révèle dans la construction de ses images, picturales ou photographiques. Son travail brise les clichés sur le Moyen-Orient et crée un monde à part entière, extrait de sa propre imagination, qui semble éprouver le plaisir comme le danger. Entre 1993 et 2011, Joe Kesrouani a exposé, seul ou en groupe, à Beyrouth, Dubaï, Londres et Paris.

Beyrouth ou le silence des dieux

Anne- Françoise Pélissier

par **Guillaume de Sardes**

FRICHE LA BELLE DE MAI
05/07 - 13/08

Anne-Françoise Pélissier, familière de Beyrouth, a photographié la ville dès le milieu des années 1990, à un moment où le retrait des milices marquait la fin d'une longue guerre civile sur fond confessionnel. Ses images montrent avec force combien l'intensité visuelle n'a rien à voir avec le pathétique. Rien de plus serein en apparence que ce monde après la bataille. La mer est étale, suprêmement indifférente. Sur la rive déserte, quelques parasols depuis longtemps inutiles coupent l'horizon de leurs verticales dérisoires. Mêmes les navires sont à l'amarre. Le ciel est uniforme, lui aussi. Il n'a jamais paru plus vide. Le lendemain de la violence est le temps de l'indifférence des dieux. La mémoire des combats s'inscrit dans l'un des lieux les plus communs de l'image de guerre : un mur criblé d'impacts, dont l'enduit est tombé. Tout n'a pas été renversé ou détruit : une grande roue, souvenir des jours heureux, se voit de partout, immobile. Mais le riche patrimoine de l'une des plus belles capitales de la Méditerranée a payé un lourd tribut ; un pilastre de marbre renversé devient métonymie de toutes les villas éventrées ou anéanties. Sur le Beyrouth d'Anne-Françoise Pélissier flotte un extraordinaire silence – un silence de Samedi saint. La solitude la plus totale semble régner. Le béton, l'acier, le végétal aussi : tels sont les acteurs, disposés selon les lois austères de la géométrie. On pense aux grands murs nus de Lewis Baltz, avec moins de systématisme janséniste toutefois. Jusque dans l'absence des hommes, des regards, des voix, Pélissier garde vive une forme de vibration, comme dans ces lieux abandonnés où l'on a le sentiment étrange que quelqu'un vient de passer. Serait-ce un fantôme, sous une toile légère comme celle qui couvre les palais ? Un ouvrier endormi ? Ce monde rendu à lui-même mais non dénué de promesses est par excellence un monde poétique.



Beyrouth ou le silence des dieux
© Anne-Françoise Pélissier

Artiste, photographe indépendante, après une formation professionnelle à l'Ecole nationale supérieure Louis Lumière, Anne-Françoise Pelissier évolue perpétuellement dans un monde visuel pour aller au plus proche d'un certain esthétisme. Ses travaux concernent le reportage de société, l'urbanisme, l'architecture, l'identité et le life style, et sont diffusés par la presse européenne et internationale.



Friche la Belle de Mai - 05/07 .13/08

Frac Provence-Alpes- Côte d'azur

01/07 > 13/08

Antoine D'AGATA - *Atlas*

Atlas

Antoine D'Agata

par **Guillaume de Sardes**

FRAC PACA
01/07 • 13/08

C'est à Marseille, ville matricielle, où il est né en 1961, qu'Antoine D'Agata a commencé la photographie. C'était dans les années 90. Certains clichés réalisés à ce moment-là ont été réunis dans un de ses premiers livres, *Home Town*. Les photographies sont en noir et blanc. Elles parlent d'errance, de sexe et de drogue – de franchissement des lignes. La ligne de la bonne conduite et des usages tracée par la société, mais surtout celle séparant ordinairement le photographe de son sujet. Antoine D'Agata dit « *avoir cherché à vivre avec ceux que jusque-là la photographie s'était contentée de voir.* »

Quinze ans plus tard, en 2014, il réalise *Atlas*, un film de 76 mn, consacré à des prostituées du monde entier, figures post-modernes de piété hésitant entre l'extase et la souffrance. Là encore des limites sont franchies : celles propres au médium photographique. Les cadres sont fixes, mais la vidéo permet d'enregistrer le mouvement et surtout les voix. Des voix dans toutes les langues, qui donnent à *Atlas* une dimension universelle, des témoignages d'une beauté trouble et déchirante. Ce film est évoqué ici sous la forme d'une série de photogrammes. Présenter ces derniers parallèlement aux premières images permet de rendre compte de l'évolution d'un style : l'abandon du noir et blanc et du flou au profit de la couleur et de la netteté.

Rapprocher en une même exposition ces deux travaux distants de plus de quinze ans est aussi une manière de souligner en creux l'itinéraire artistique d'Antoine D'Agata : « *Dans ma jeunesse, j'ai passé un nombre incalculable de nuits dans les rues ; et les rues ont fini par moins m'intéresser. Je suis allé dans les bars et dans les chambres ; l'espace s'est peu à peu resserré. Puis je me suis concentré sur les corps. Et, de l'acte sexuel, je suis passé à ces quelques secondes au cours desquelles le visage se tend. Avec Atlas, j'ai cherché à passer à autre chose sans me trahir. La découverte de la fonction vidéo de mon appareil photo m'a aidé en m'ouvrant des espaces nouveaux.* » De la photographie de rue, donc, à la vidéo d'art. Mais si les moyens plastiques et les intentions ont pu changer, l'œuvre d'Antoine D'Agata au fil des années repose sans cesse la même question : celle du rapport impur entre document et intimité.



Atlas
© Antoine D'Agata

Né en 1961 à Marseille.

Il quitte la France en 1983 et, pendant dix ans, vit à l'étranger. En 1990, il s'initie à la photographie à l'ICP à New York, avec Larry Clark, Nan Goldin... En 1991 et 1992, il est assistant au Bureau éditorial de l'agence Magnum à New York. Il retourne en France en 1993 et cesse toute activité photographique jusqu'en 1996. En 1998, son premier livre est publié : *De mala muerte*. La Galerie VU' représente son travail à partir de 1999. Il reçoit le Prix Niépce en 2001. Il rejoint l'Agence Magnum Photos en 2004 et tourne *Le Ventre du Monde*, premier court-métrage vidéo.

Il vit et travaille à Paris.

« Une photographie se définit à travers et au sein même de l'acte où elle naît. Le geste photographique devient l'équivalent de l'acte perceptif lui-même. Par la transgression de la frontière séparant ordinairement le photographe de son sujet, je suis devenu l'objet de mes images, acteur contraint de mon propre scénario. L'art ne peut exister dans un espace séparé de la vie. Mon projet photographique est une prise de conscience autobiographique. Je documente ce que je vis pendant que je le vis, dans l'impossibilité d'exister hors de la photographie qui s'est greffée sur mes peurs et mes désirs, et s'en nourrit comme d'une chair vivante. » (Antoine d'Agata)

MuCEM

Projections 25/05

Bernard FAUCON - vidéos *Mes Routes I, II, III*

Mes routes vidéos I, II, III

Bernard Faucon

par **Guillaume de Sardes**

MuCEM PROJECTIONS
25/05 à 19h30

On connaît Bernard Faucon comme un des représentants français les plus importants du genre de la «photographie-tableau». Mises en scène, ses images obéissent à des principes de composition proches de ceux de la peinture classique. Elles parlent de l'enfance, de la fuite du temps, de l'impossibilité à approcher les êtres. Ce travail empreint de poésie, commencé au milieu des années 70, s'est achevé au milieu des années 90. Vingt années de photographie closes par une série intitulée *La Fin de l'image* et une grande rétrospective à la Maison européenne de la photographie.

Pour autant, Bernard Faucon n'a pas abandonné la création. Il travaille désormais à une longue vidéo d'art (plusieurs heures) dans laquelle se succèdent des paysages filmés dans le monde entier : en Provence bien sûr, où il est né, mais aussi à Cuba, au Pérou, en Égypte, au Vietnam, en Corée, etc. Tantôt les plans sont fixes, tantôt ils sont en mouvement, réalisés d'une voiture en marche. D'où le titre de cette vidéo : *Mes routes*. Un titre qu'il ne faut pas prendre trop littéralement. *Mes routes* doit aussi s'entendre au sens de : mes itinéraires, les chemins que j'ai choisis. Car en même temps que défilent les images prises au fil de ses voyages, Bernard Faucon se raconte. Une voix off qui est la sienne évoque son enfance et ses amitiés : Jean-Claude Larrieu, Hervé Guibert, Christian Caujolle, Pierre Wermer, etc.

Ce travail éminemment nostalgique est toujours en cours, aussi les trois vidéos présentées ici en sont-elles un avant-goût. Il est aussi au croisement des genres, comme le dit Bernard Faucon : «*Plus vraiment photographe, plus ou moins vidéaste, je suis redevenu ce que j'ai toujours été, un peu poète, mu par ma seule nécessité...*»

Né en Provence en 1950, Bernard Faucon, après des études de philosophie et de théologie, fut l'un des premiers artistes, à partir de 1976, à explorer l'univers de la mise en scène photographique.

Son œuvre, commencée en 1976 et volontairement suspendue en 1995, s'articule en sept grandes séries de «fictions vraies» : *Les Grandes Vacances*, *Évolution probable du temps*, *Les Chambres d'amour*, *Les Chambres d'or*, *Les Idoles* et *Les Sacrifices*, *Les Écritures*, *La Fin de l'image* ont été exposées dans le monde entier, notamment chez Léo Castelli à New York, Agathe Gaillard et Yvon Lambert à Paris.



MUCEM - le 25/05

Photo' med

2017

MARSEILLE
17 MAI / 14 AOÛT

FRICHE LA BELLE DE MAI
VILLA MÉDITERRANÉE
FRAC PACA
MUCEM

Lieux d'expositions

Villa Méditerranée

Esplanade du J4 - Marseille

Tel : 04 95 09 42 70

Ouvert du mardi au vendredi de 12h à 18h,
week-end, jours fériés et congés scolaires de 10h à 18h

Entrée libre

Frac Provence-Alpes-Côte d'azur

20 boulevard de Dunkerque - Marseille

Tel : 04 91 91 27 55

Ouvert du mardi au samedi de 12h à 19h,
le dimanche de 14h à 18h

Fermé le lundi, jours fériés

Nocturne gratuite un vendredi par mois, de 18h à 22h

Entrée libre

Friche la Belle de Mai

41 rue Jobin - Marseille

Tel : 04 95 04 95 95

Ouvert du lundi au samedi de 8h30 à minuit et dimanche de 8h à 22h

Entrée libre

MUCEM

7 promenade Robert Laffont

Esplanade du J4 - Marseille

Tel 04 84 35 13 13

Projections le 25 mai et 5 juillet à 19h30

Entrée libre

Contact presse

2e BUREAU

18 rue Portefoin - Paris 3^e

Tel : 01 42 33 93 18

photomed@2e-bureau.com

www.2e-bureau.com